

Jean-Philippe GENET (LAMOP, CNRS-Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

Londres et sa configuration monumentale

La Londres médiévale est à la fois bien et mal connue. Elle a presque entièrement disparu, notamment en raison du grand incendie de Londres en 1666. Il n'a laissé subsister que quelques maisons, déjà très transformées, et de rares monuments miraculeusement épargnés : à l'intérieur des limites de la cité, le Guildhall (bien que très altéré par des additions ultérieures) est le seul monument subsistant, tandis qu'aux portes de la cité on trouve l'église de saint Giles Cripplegate, celle-là même où s'était marié Oliver Cromwell dans le faubourg situé au Nord-Ouest, à proximité de la Chartreuse (*Charterhouse*) fondée par Gautier de Mauny, elle aussi épargnée, mais sous la forme d'un manoir Tudor que lui a donné Lord North, qui l'avait acquise en 1545 peu après la dissolution des monastères, rasant notamment l'église¹. D'autres vestiges médiévaux, comme la chapelle du Temple et bien sûr Westminster, n'étaient pas dans le territoire de la cité de Londres au moment du grand incendie, et *a fortiori* au Moyen Âge. Pour autant, la ville médiévale est mieux connue que beaucoup d'autres villes au passé aussi ancien, d'une part parce que l'on dispose d'une riche documentation archivistique et graphique sur la cité médiévale, et de l'autre dans la mesure où les historiens, notamment ceux du Centre for Metropolitan History de l'Institute of Historical Research de Londres² et les archéologues anglais, dont la réputation n'est plus à faire, ont eu de multiples possibilités d'intervention dans cette ville en continue reconstruction du fait du dynamisme économique de la City³. N'oublions pas non plus

la mise à jour fortuite de nombreuses structures anciennes du fait des bombardements nazis pendant la seconde guerre mondiale. Par ailleurs, nous disposons de deux textes décrivant la cité : l'une, celle de William Fitzstephen⁴, le principal administrateur au service de Thomas Becket, date du XII^e siècle ; l'autre, beaucoup plus détaillée et qui est l'œuvre d'un véritable historien, est celle de John Stow, qui date de la fin du XVI^e siècle : elle est particulièrement précieuse pour notre propos⁵. Enfin, on dispose des cartes et des plans dressés dans ses *surveys* et ses cartes par le *painter-stainer* Ralph Treswell (1540-1616) pour ses nombreux clients londoniens⁶.

Londres offre un cas de figure assez rare dans le monde médiéval : une capitale qui n'est pas une, puisque même si elle est bien la ville capitale de l'Angleterre en ce sens qu'elle en est la ville la plus peuplée (avec une population oscillant entre 40 000 et 80 000 habitants pour la fin du Moyen Âge⁷) et la plus riche (elle est dix fois plus riche que la plus riche des autres villes anglaises), elle n'est pas le siège du gouvernement royal, installé à seulement six ou sept kilomètres de là, plus en amont sur la Tamise, à Westminster, un *borough* totalement indépendant de Londres, avec sa propre municipalité⁸. Il faut cependant noter que la cité a juridiction sur des territoires qui s'étendent à l'extérieur de la cité : d'ouest en est, Faringdon, West Smithfield, The Moor et Portsoken. Un récent colloque de la société des médiévistes m'a d'ailleurs permis de traiter de ce problème en comparant les couples Londres-Westminster et Paris-Saint-Denis, et je n'y reviendrai qu'occasionnellement⁹. Les Londoniens ne s'embarrassaient pourtant pas de ces subtilités : ils voyaient leur ville comme *the king's chamber* et n'entendaient pas laisser à d'autres, qu'il s'agisse de York ou, plus tard, à Coventry, les bénéfices sonnants et trébuchants de la présence, fût-elle partielle, de l'administration et de la maison royales¹⁰. Pour l'historien, néanmoins, se pose la

question de savoir ce qu'est exactement Londres, si elle n'est pas une capitale au sens stricte. Est-elle une *city-state* à l'Italienne ou, éventuellement, à la Flamande, comme semblerait le suggérer plus ou moins Derek Keene¹¹ ? N'est-elle pas en réalité tenue en main par le pouvoir royal comme le suggère Caroline Barron, quand elle parle, avec un humour tout britannique, d'un jeu dans lequel chacun saurait *who is the mouse, and who is the cat*¹² ?

Il m'a donc paru intéressant, dans ces conditions, de s'interroger sur le « marquage » spatial et monumental de la ville, afin d'essayer de déterminer si celui-ci pourrait nous éclairer. Nous nous efforcerons d'abord de décrire le patrimoine monumental de la Cité et son insertion dans l'espace urbain, en distinguant (de façon assez arbitraire, car ce n'est pas toujours facile) entre celui que l'on peut décrire comme civique ou non religieux, et celui qui entre clairement dans cette dernière catégorie, avant de tenter de déchiffrer les significations de ce « marquage » symbolique, du point de vue du pouvoir royal comme de celui de la société politique.

Londres est une ancienne cité romaine, et sa muraille est pour l'essentiel romaine. Elle a été entretenue pendant toute la période médiévale : en 1157, Henri II l'avait fait réparer et y avait fait ajouter une série de bastions dont l'un a été retrouvé et restauré en 1999. En 1477, c'est le maire, Ralph Jocelin, qui entreprit de réparer le mur de la Cité, en reconstruisant certaines sections en briques et faisant courir un nouveau parapet de briques tout le long du mur¹³. Un fossé large de 27 mètres l'encerclait. D'ailleurs, les six portes qui percent la muraille sont les six portes de la ville romaine, auxquelles ne sera ajoutée qu'une porte piétonnière transformée en vraie porte à la fin du XV^e siècle, Moorgate, lorsque l'on décidera en 1415 de diviser (avec une véritable carte permettant

aux acquéreurs de choisir leur lot en visualisant son emplacement) la plaine marécageuse de Moorfields, au Nord de la ville. Deux de ces portes, Newgate et Ludgate (reconstruite en 1215), sont aussi des prisons, mais les autres forment des demeures prestigieuses réservées aux officiers civiques de la Cité ou à des personnalités illustres : Aldgate est ainsi la résidence du sergent du Lord maire, et Geoffrey Chaucer y a aussi logé à partir de 1374. Une exception à cette configuration générale est la Bishopsgate, qui était gérée collectivement par les marchands de la Hanse, en fait pour l'essentiel des marchands de Cologne, jusqu'au règne d'Édouard IV. Cripplegate, enfin, fut entièrement reconstruite en 1491 par les exécuteurs testamentaires de l'orfèvre Edmund Shaa.

Régulièrement entretenue et réparée grâce à des taxes payées par les citoyens comme le *murage*, la muraille de Londres n'avait pourtant rien de bien impressionnant. C'est d'ailleurs l'un des rares vestiges de la ville médiévale que l'on peut encore observer aujourd'hui, puisque les bombardements allemands l'ont dégagée, notamment dans le quartier Barbican. D'une façon générale d'ailleurs, Londres n'est pas une ville « militaire ». Il n'est qu'épisodiquement question de la milice londonienne, qui ne semble avoir joué un rôle important que pendant la crise de la guerre des Barons, notamment quand elle fut taillée en pièces par la cavalerie lourde du prince Édouard lors de la bataille de Lewes. Elle reparait cependant de temps à autre, par exemple lorsqu'elle contribua à repousser l'attaque du bâtard de Fauconberg en 1471¹⁴. Le plus important monument militaire de Londres est la Tour de Londres, une forteresse royale pratiquement extérieure à la Cité qu'elle flanque à l'Est ; mais, en marquant ainsi son extrémité orientale, elle en est aussi partie intégrante. Construite par Guillaume le Conquérant pour tenir la ville, elle a gardé ce statut menaçant aux yeux des Londoniens,

pour lesquelles elle est le symbole même de la tyrannie, d'autant que sa garnison s'est à plusieurs reprises conduite de façon répréhensible. Le roi n'y résidait pour ainsi dire jamais, avant qu'Édouard I^{er} y fasse réaménager de somptueux appartements royaux : Henri III, en particulier, après avoir utilisé Bridewell¹⁵, séjournait au palais épiscopal quand il devait passer la nuit dans la Cité. En dépit de ses efforts, Édouard I^{er} n'a pu effacer cette image : sa marque sur la ville est l'empreinte de la peur. La chapelle n'a d'ailleurs jamais été honorée d'une sépulture royale, et celle des fils d'Édouard IV, très probablement assassinés sur l'ordre de Richard III, si du moins leurs restes sont bien ceux que l'on a découvert par hasard en 1671, enterrés face contre face au pied d'un escalier sous un amas de pierre, est restée secrète. Le pendant occidental de la Tour de Londres était formé par les deux forteresses féodales du Baynard's Castle et de Montfichet's Tower, mais elles n'avaient rien de royal et furent détruites par Jean sans Terre. Il est significatif que leur emplacement ne fut pas remis à la disposition de la cité, mais à celle des Dominicains qui reconstruisirent sur cet espace leur vaste couvent à partir de 1276. Seul Baynard's Castle avait été reconstruit à trois reprises mais il n'occupait plus qu'une petite portion du site de l'ancienne forteresse, le long de la Tamise¹⁶ : le second de ces châteaux, reconstruit en 1428, servira de quartier général à la maison d'York et à ses partisans pendant la guerre des Deux Roses. Le mur était en partie entretenu par les ordres mendiants dans la mesure où leurs couvents étaient à sa proximité immédiate : les Dominicains se chargeaient de la zone stratégique où la muraille devait longer la rivière Fleet avant qu'elle ne se jette dans la Tamise. Là se trouvait l'une des principales prisons de la ville, la Fleet, mais elle était à l'extérieur de la muraille¹⁷. Les Franciscains (Greyfriars) s'étaient installés dans le coin que formait la muraille au Nord-Ouest et, quant à lui, le couvent des ermites de Saint Augustin était

adossé à la muraille à proximité de la Tour de Londres. On comprend mieux qu'il n'y ait pas eu de sociétés de portes à Londres !

Mais il y avait bien une sorte de société du pont. Le seul pont permettant de traverser la Tamise est en effet l'une des composantes les plus formidables des défenses de la ville, comme il en est l'indispensable poumon, donnant accès aux banlieues de la rive Sud, Lambeth et Southwark, et, au-delà, aux comtés méridionaux du Kent et du Surrey. C'est l'ouverture du pont grâce à des complicités au sein de la municipalité londonienne qui permit aux *Labourers* révoltés d'entrer dans Londres en 1381 et de s'emparer de la Tour de Londres où ils exécutèrent le Chancelier et le Trésorier d'Angleterre (respectivement l'archevêque de Canterbury Simon Sudbury et le prieur de l'Hôpital, John Hales). Le pont était de toute façon notoirement difficile à garder, en dépit de la violence des remous que provoquaient ses dix-neuf arches – il y avait au centre un pont ouvrant dont le célèbre *Tower Bridge* construit un peu plus à l'Est au XIX^e siècle rappelle le souvenir. Le châtelet qui en protégeait l'accès sur la rive sud n'a pas empêché en 1450 les rebelles de Jack Cade d'accéder aux cordes qui retenaient le pont ouvrant, même si c'est sur le pont qu'ils furent finalement défaits par les autorités de la ville. Le pont de pierre, reconstruit par Peter de Colechurch à partir de 1176, après la destruction du dernier pont de bois, avait été financé par plusieurs guildes créées pour l'occasion et d'abord géré comme une institution religieuse, avec pour centre une chapelle dédiée à Saint Thomas Becket, reconstruite à la fin du XIV^e siècle, située sur le pont lui-même et abritant la tombe de Peter de Colechurch. Les maisons du pont étaient l'un des deux centres majeurs de production du livre et des objets artistiques à Londres¹⁸. La municipalité reprit le contrôle de l'œuvre du pont à partir de 1284, mais les Londoniens continuèrent à léguer des biens et des aumônes au pont¹⁹. Il était toutefois en si mauvais

état en 1475 que l'on décida de ne plus manœuvrer le pont ouvrant, ce qui obligea à reporter l'essentiel du trafic portuaire en aval de la cité, les nefs les plus grosses ne pouvant plus accéder au *wharf* en eau profonde de Queenhithe et devant s'arrêter à celui de Billingsgate. Au reste, s'il est incontestablement un monument civique, le pont de Londres porte aussi la marque du pouvoir royal : c'est sur le châtelet sud que sont exposés, depuis le supplice du héros écossais William Wallace en 1305, empalés sur des piques et enduits de goudron pour porter plus longtemps témoignage du passage de la justice royale, les têtes ou les quartiers des cadavres des rebelles condamnés pour haute trahison.

D'une façon générale, la principale caractéristique de Londres est la densité de l'occupation des sols, surtout au centre et à proximité de la Tamise. Ceci entraîne l'absence de dégagements : Londres est une ville sans places et c'est en fait le cimetière et l'espace situé au Nord-Est de la cathédrale, l'ancien *folk moot*, qui en tient lieu. La nécessité d'accéder à la rue d'une part, et à la rivière, de l'autre, entraîne la prédominance de parcelles allongées sur laquelle sont construites des maisons disposant d'une étroite façade sur la rue : mais la *long house* n'est pas une spécificité londonienne. De fait, ni les quais de la Tamise, ni ce que l'on pourrait appeler le style viaire ne peuvent être qualifiés de monumentaux. Quant au port, les archéologues ont certes exhumé des restes de quai soigneusement construits en pierre, notamment à Queenhithe et à la Vintry, consacrés au commerce des vins de Gascogne et à celui des Hanséates dont les entrepôts du Steelyard, construits dès la fin du XII^e siècle, ont été redécouverts sous la station de métro Cannon Street²⁰, mais ils sont plutôt exceptionnels ; et c'est surtout à l'Est de la cité que se trouvaient de véritables docks²¹ : en fait, si l'on excepte quelques rares bassins de taille réduite et leurs quais de pierre (Queenhithe en amont du

pont, Billingsgate en aval), les marchandises étaient déchargées sur des *wharfs* qui ne sont souvent que des amorces de jetée ou des escaliers plongeant dans un fleuve au niveau variable en fonction des marées²². Avec le temps, Billingsgate a pris de plus en plus d'importance, mais c'est seulement au milieu du XV^e siècle que la cité a acquis l'espace nécessaire à son développement²³. Chaque quai était voué à un produit dont l'évacuation se faisait difficilement par une multitude de ruelles étroites perpendiculaires au rivage, parfois presque inaccessible en raison de l'engorgement. La laine, plus volumineuse était embarquée au Woolwharf, à proximité de la Tour de Londres, et le marchand John Chircheman y avait édifié en 1376-1381 la Douane (*Custom House*). L'étroite Thames Street, parallèle au fleuve, en permettait ensuite la redistribution dans la ville. Cette disposition interdisait pratiquement la construction de tout bâtiment d'ampleur le long de la Tamise, du moins avant 1475 et le déplacement progressif du port médiéval vers l'Est : le *waterfront* londonien n'a progressivement acquis sa dimension monumentale qu'à partir de la fin du XV^e siècle, l'étape décisive étant ici la construction de Somerset House à partir de 1549 sur le site de Strand Inn, l'une des *Inns of Chancery*, mais en amont de la cité.

Pour ce qui est des rues, elles sont presque toujours étroites, si l'on excepte les deux extrémités de la cité²⁴ et les environs immédiats de la cathédrale Saint-Paul. La seule rue dont on peut considérer qu'elle avait une certaine ampleur était *Cheapside* (West Cheap et East Cheap Street)²⁵, délimitée à l'Ouest par l'église de St. Michael le Querne et *Paul's gate*, menant à la cathédrale, et à l'Est par le *Great Conduit*, la fontaine principale de la ville, construite dès le XIII^e siècle pour acheminer par des conduites de plomb l'eau captée d'abord à Tyburn puis ensuite à Paddington. La rue était certes large, au point qu'elle fut plusieurs fois le théâtre de joutes, mais elle servait de

marché²⁶ et elle était donc perpétuellement encombrée. De plus, on trouvait en son centre une grande croix monumentale, l'une des rares marques royales de la cité²⁷ et le *Standard*, qui servait de pilori et de lieu d'exécutions pour les peines publiques : la réputation du lieu était telle que, curieusement, les rebelles choisirent à plusieurs reprises d'y exécuter leurs victimes, agissant en lieu et place d'une justice royale incapable, que ce soit lors du lynchage de l'évêque d'Exeter Walter Stapledon par les Londoniens en 1326, l'exécution de Richard Lyons par les rebelles de 1381 ou celle de Lord Say par Jack Cade en 1450²⁸. À l'Est, la Cheap se poursuivait par *Poultrye* (où se trouvait l'une des deux prisons des *sheriffs*, l'autre étant à Bread Street), le marché aux volailles, qui par l'intermédiaire d'une patte d'oie donnait naissance à trois rues. Celle du centre, la plus large, Cornhill, se poursuivait jusqu'à Aldgate et à la route de l'Essex. Celle du Sud, Lombardstrete, d'abord étroite, s'élargissait quand elle devenait Fenchurch Street ; elle allait aussi jusqu'à Aldgate. Mais ces rues étaient, comme Cheapside encombrées, par des bâtiments, notamment des fontaine : une église, St. Mary Fenchurch, se dressait même au milieu de la rue de ce nom. Une seule voie Nord-Sud avait une certaine envergure, Bishopsgate, qui coupait perpendiculairement ces trois voies et se prolongeait ensuite jusqu'au pont de Londres par Graschestret et Briggestret.

Comme toute ville, Londres est un théâtre, et elle était régulièrement parcourue par des processions religieuses (cf. *infra*), civiques et royales. La première de ces dernières semble avoir eu lieu en 1236, pour l'entrée d'Éléonore de Provence²⁹ et la procession du couronnement, le roi couchant à la Tour à la veille de son couronnement est restée traditionnelle. Mais l'une des caractéristiques des entrées et des parcours rituels londoniens est le rôle que s'attribuent les citoyens et les métiers de la cité, soit par leur

participation directe aux défilés, soit en offrant la représentation de *pageants* (spectacles donnés sur des estrades fixes ou mobiles) d'une qualité littéraire et théâtrale souvent remarquable. Ces réjouissances duraient parfois plusieurs jours. L'une des premières fêtes documentées est celle où le maire, les *aldermen* et « un grand nombre de la commune », pour la naissance du futur Édouard III en novembre 1312³⁰,

karolerent & menoyent molt graunt ioye é passerent par my la cite od graunt luer de torches ove trompes & autres menestracies » et le lendemain, s'assemblèrent au Guildhall « od les bone gentz de la comune et siloges alerent cantare a seint pol [pour y entendre la messe] ... et apres la messe menerent la karole en le monster de seint poul od trompes e puy retournerent chescon a sa meson.

Le lundi suivant (une semaine après la naissance) en robes magnifiques, maire et *aldermen* vont à cheval avec les *drapers*, *merciers* et *vintners*, eux aussi magnifiquement vêtus, à Westminster puis s'en reviennent au Guildhall pour dîner, et « apres dyner alerent en karole tut le iour parmy la cite et graunt partie de la nuyt ».

De toute façon, depuis 1227, le maire et les *sheriffs*, le lendemain du jour où ils avaient prêté serment, c'est-à-dire en principe le 28 octobre, fête des saints Simon et Jude, devaient aller se présenter au roi et aux barons de l'Échiquier à Westminster : mais à partir de 1453, et en dépit de l'opposition du roi, le *mayor's riding* avait pris tellement d'ampleur qu'il fut ne pouvait plus se déployer dans les rues de la cité et fut transféré sur la Tamise, devenant une cavalcade par barge ! Le soir seulement, le maire revenu à Londres y offrait un banquet avant d'aller se recueillir sur le lieu de naissance de Thomas Becket à Cheapside puis de prier sur la tombe de ses parents à la cathédrale Saint-Paul³¹. Les parcours cérémoniels entraient donc le plus souvent dans la Cité soit par le pont (ce fut le cas en 1357 pour l'entrée du Prince Noir et de son prisonnier Jean le Bon et, après Azincourt, de celle d'Henry V³²), soit par Bishopsgate, pour emprunter

ensuite Cornhill et Cheapside, qui était alors couverte de tentures somptueuses et de draps d'or. De là, ils se prolongeaient vers la cathédrale St. Paul et, éventuellement, vers Westminster via Ludgate, Fleet Street, le Strand et Charing Cross, mais comme le montre l'exemple du *mayor's riding*, il est clair que la plus grande rue de Londres était devenue la Tamise et que l'on avait renoncé à partir milieu du XV^e siècle à se servir du réseau viaire, insuffisant.

Le bâti compte évidemment pour beaucoup dans la monumentalité d'une ville. La typologie des maisons londoniennes peut se déduire des fouilles archéologiques et des *surveys* de Ralph Treswell. John Schofield distingue deux sortes de maisons moyennes, les long houses, comme celles qui s'ouvrent sur la Tamise, larges de 3 à 11 m. avec trois étages comprenant de 3 à 6 pièces, souvent desservies par une allée, et des maisons plus petites, avec seulement deux pièces sur deux ou trois étages. Enfin, il y avait de nombreuses petites maisons d'une seule pièce³³. Mais ce qui distingue vraiment Londres des autres villes anglaises, c'est qu'elle abritait en grand nombre de vastes demeures d'apparat, des *halls* et des *inns*. Le mouvement avait été donné dès la fin du XII^e siècle par les ecclésiastiques, abbés et évêques, dont les hôtels (*inns*) sont de véritables résidences seigneuriales, voire princières : on peut citer *intra muros* ceux des abbés de Saint Alban, Chertsey, Peterborough, Colchester ou Waltham. Mais les prélats se sont surtout établis aux portes de la cité : l'évêque de Winchester et l'archevêque de Canterbury ont construit de véritables palais dans les paroisses de leurs diocèses qui se trouvaient être limitrophes de Londres, Southwark, pour l'évêque de Winchester (mais aussi le prieur de Lewes et d'autres), et Lambeth (qui subsiste aujourd'hui) pour l'archevêque de Canterbury et son subordonné direct, l'évêque de Rochester, rejoints

par l'évêque de Hereford. Au XIII^e siècle, une vingtaine d'autres résidences ont été construites pour des ecclésiastiques, surtout le long de Fleet Street (l'hôtel de l'évêque de Bath, celui de l'évêque de Chichester à Chancery Lane, ceux des abbés de Cirencester, Tewkesbury et de Faversham) du Strand (ceux des évêques d'Exeter, de Durham, de Norwich, de Carlisle et de l'archevêque d'York) et de Holborn (ceux des évêques de Lincoln et d'Ely). Ces hôtels sont souvent assortis d'entrepôts : il s'agit en effet à la fois des lieux où l'on peut résider, et de lieux où les agents des prélats stockent ce qui provient de leurs domaines et qu'ils viennent vendre à Londres en même temps que ce qu'ils achètent dans la cité pour l'acheminer ensuite vers leurs résidences seigneuriales. Un trait caractéristique de ces bâtiments est la présence de chapelles, souvent imposantes. Ils comportent des étables, parfois très vastes, et certains, comme l'hôtel des abbés de Waltham, ont des dortoirs³⁴.

Cette triple fonction (apparat, administration et religion) se retrouve dans les *inns* des grands seigneurs, dont plusieurs ont été louées ou rachetées aux ecclésiastiques³⁵. Les hôtels aristocratiques sont souvent proches du mur d'enceinte de la cité : le long du mur occidental, on peut citer Warwick Inn, tout près du mur d'enceinte à l'Ouest, où les Neville étaient installés dès avant 1351 où le *Kingsmaker* logeait en 1458, Bergavenny House, construit par les *earls of Richmond* au début du XIV^e siècle mais passé ensuite aux Beauchamp, Lord Bergavenny³⁶ ou Northumberland Inn, occupée de façon intermittente par les Percies³⁷ ; Lovell's Inn, près des Shambles, n'est pas loin. L'hôtel de Roger Mortimer, *earl of March*, acquis par la suite par Henry Percy, *earl of Northumberland*, à la mort duquel en 1455 il était considéré comme en ruine³⁸, se trouvait à l'opposé, près d'Aldgate. Dans l'ensemble, ces hôtels sont assez mal connus, mais ils passaient rapidement de mains en mains : *The Erber*, un vaste bâtiment, avait

été donné en 1340 par Édouard III à Sir Geoffrey Scrope, *Chief Justice of the Common Pleas* mais après l'exécution en 1399 de William Scrope, *earl of Wiltshire*, il a été occupé par les deux Richard Neville (l'*earl of Salisbury* et le *Kingsmaker*), puis par le frère d'Édouard IV, le duc de Clarence³⁹. Quant aux *earls of Suffolk*, s'ils résidaient au *Pope's Head*, c'est que le fondateur de la fortune de la famille, William de la Pole, était lui-même un marchand de Londres et qu'il avait acquis la demeure des Bardi, qui s'était établi dans la maison du maire de Londres, Gregory de Rokesley, dans Lombard Street ! Ils l'abandonnèrent au XV^e siècle, et une partie des bâtiments est alors devenue une taverne. Au reste, les nobles ont suivi la même voie que les ecclésiastiques et ont eue aussi tendance à quitter Londres pour se rapprocher du roi et pouvoir construire plus grand : c'est ce qu'a fait le duc de Lancastre, Henri de Grosmont, quand il a édifié entre le Strand – la voie qui mène de la Cité à Westminster – et la Tamise son palais du Savoy (le terrain avait été donné par Henri III à son oncle Pierre de Savoie), seul exemple médiéval de véritable palais urbain à Londres, qui sera la cible des rebelles en 1381 en raison de leur haine contre son gendre, Jean de Gand⁴⁰. C'est seulement à la fin du XV^e siècle que les nobles semblent investir dans de nouvelles demeures implantées à Londres, tel le beau-père d'Henry VII, Thomas Stanley, *earl of Derby*, qui consacrait sa grandeur nouvelle en construisant Derby House⁴¹. C'est aussi le moment où le roi, qui utilisait jusque-là, tout comme les princes de la famille royale, quand ils devaient passer la nuit à Londres pour une raison ou par une autre, la *King's Wardrobe* et la *Duke's Wardrobe*, les magasins royaux dans lesquels des appartements de fortune avaient été aménagés, recommence à construire dans la cité ou à ses abords immédiats, comme Henri VII à Coldharbour II en 1485⁴² et Henri VIII à Bridewell en 1515⁴³.

Les maisons de qualité moyenne ou médiocre n'ont guère laissé de traces et ne présentaient sans doute pas de caractères originaux marquants⁴⁴ : on distingue trois types de maisons londoniennes, il y avait à Londres, comme dans les villes flamandes, de nombreuses maisons « bourgeoises » de grande envergure, qui étaient parfois aussi somptueuses que celles des nobles, et représentaient pour ces derniers une alternative à la construction d'un hôtel. John Stow, en mentionne plusieurs, comme Crosby Place et Gisors Hall⁴⁵. Cette dernière maison, construite par le *vintner* John Gisors qui la légua en 1291 à son fils, appartenait à une véritable dynastie de marchands et de maires de Londres⁴⁶. Mais le meilleur exemple de ces belles maisons reste celle de Sir John Crosby, construite entre 1466 et 1475 pour un riche *grocer* de Londres fait chevalier par Édouard IV et mort en 1475. Elle était suffisamment luxueuse pour que Richard III y réside à plusieurs reprises pendant ses séjours londoniens, aussi bien avant qu'après son accession au trône ; elle a ensuite été la propriété de Sir Thomas More, qui y a écrit l'*Utopia*. Elle subsiste encore aujourd'hui, puisqu'elle a été déplacée en 1910 de Bishopsgate à Chelsea, où elle est aujourd'hui insérée dans une structure complexe, développée par un millionnaire, Christopher Moran⁴⁷. Quant à Poultny's Inn, construite à Dowgate par Sir John Poultny, plusieurs fois maire de Londres et mort en 1349, elle fut utilisée en partie par les Bohun (le « manoir de la Rose »), par le Prince Noir, les Fitzalan, earls of Arundel, les De La Pole, duc de Suffolk, des membres de la famille Holland ainsi que par le duc de Buckingham avant d'être donné par Richard III en 1485 à John Writh, *Garter King of Arms*, et aux autres hérauts et poursuivants⁴⁸ et c'est la partie du site qui donnait sur la Tamise qui fut utilisée par Henry VII pour y construire le logis royal de Coldharbour II à partir de 1485.

Mais une importante catégorie de bâtiments de prestige londoniens est celle des hôtels civiques. Le principal est évidemment le Guildhall, d'envergure moyenne jusqu'au XV^e siècle, mais qui est reconstruit sur un plan beaucoup plus ambitieux par John Croxton entre 1411 et 1440. Il fallut aussi reconstruire la *gatehouse* au début du XV^e siècle. C'est alors un ensemble imposant avec, autour du bâtiment principal qui abrite le *Great Hall*, deux cours, celle du maire et celle des *aldermen*, et une chapelle, ancienne, mais englobée dans une collégiale, fondée après la Peste Noire en 1356 pour quatre prêtres et un chapelain, et ce grâce aux donations des bourgeois (notamment celle d'Adam Fraunceys) et qui est reconstruite au XV^e siècle : elle sera dédicacée en 1444 mais elle était toujours en travaux en 1455⁴⁹. Il possède une porte monumentale et plusieurs grandes salles et notamment un vaste hall qui permettent la tenue des conseils, y compris le *common council*. À la fin du XV^e siècle, les archives ont été réorganisées et une belle bibliothèque y a été aménagée ; le Guildhall jouera de ce fait un rôle important dans la diffusion des nouvelles et la documentation des élites marchandes londoniennes⁵⁰. Fonctionnel et de belle qualité, à en juger par son coût élevé, le bâtiment n'a pourtant pas tout à fait la monumentalité des palais communaux italiens ou des hôtels de ville flamands. Les édiles londoniens avaient auparavant eu un autre projet, mais ils l'ont abandonné en cours de route : ils avaient en effet acheté au début du XV^e siècle l'un des *halls* de la famille Neville, le Leadenhall, qui aurait pu être développé.

En fait, ils en ont fait un grenier public, aux côtés du marché public qui existait déjà sur les lieux depuis 1296 au moins, et le rez-de-chaussée du Leadenhall a été rapidement transformé en marché couvert avec, sur l'un des quatre côtés, une chapelle⁵¹ (les trois écoles prévues à l'origine ne furent pas construites, en dépit du manque criant d'écoles à

Londres). Les bâtiments entouraient une vaste cour centrale : deux étages surmontaient un haut rez-de-chaussée constitué de grandes arcades, tandis que de grandes tours se dressaient aux coins⁵². Le Leadenhall sera plus tard transformé en bourse. Les marchés, essentiels au ravitaillement de la ville⁵³, sont les principaux lieux de l'investissement spatial civique de la municipalité londonienne : nous en avons même une très bonne description grâce au *Caveat* de Hugh Alley qui, en 1598, dans une sorte de programme de travail destiné à soutenir sa candidature au poste de contrôleur des marchés, nous a laissé une description graphique d'une dizaine de marchés de la ville⁵⁴. Tout près du Leadenhall se trouvait Gracechurch Market : un marché « ouvert » où les producteurs des comtés voisins venaient vendre leurs produits ; un « conduit » orné d'une tour y avait été édifié en 1491 par les exécuteurs testamentaires de Sir Thomas Hill, maire de Londres au début du règne d'Henry VII. L'arcade du port de Billingsgate permettait de vendre les grains, les fruits et les légumes tout juste débarqués des bateaux, tandis que les marchés au poisson, Oulde Fishestrete et New Fish Market se trouvaient non loin de la Tamise, l'un à l'Ouest, l'autre à l'Est. Les poissons étaient aussi vendus avec la viande aux Stokkes (Stockmarket) à l'extrémité est de la Cheap, dans un marché couvert édifié sur un terrain acquis en 1283 par le maire Henry le Waleys et reconstruit entre 1406 et 1411 : les revenus de ce marché, placé sous la protection de la municipalité, allaient au Pont de Londres. Les bouchers se trouvaient encore aux Shambles, entre la Cheap et Ludgate : pour ce marché comme pour celui d'Eastcheap, les bêtes venaient du marché de Smithfield, situé hors les murs, sorte de foire aux bestiaux permanente, et elles étaient tuées sur place, ou à proximité immédiate des marchés ; les déchets étaient évacués rapidement – du moins en principe – vers des barges amarrées en attente sur la Tamise. La municipalité prenait aussi en charge les nombreuses fontaines, dont

plusieurs ont déjà été évoquées. Citons enfin Blackwell Hall, contigu au Guildhall, racheté par la cité en 1396 pour y établir un marché aux tissus de laine⁵⁵. Il y avait aussi un important marché à Southwark.

Une dernière spécificité de l'architecture laïque à Londres est constituée par l'importance croissante, à partir de la fin du XIV^e siècle, des bâtiments « professionnels ». Il n'y a pas à Londres de guilde des marchands, mais une multitude de métiers (*misteries*) : à la fin du XV^e siècle, 47 compagnies possédaient une livrée et 22 n'en avaient pas, mais il est difficile d'établir une liste stable, la tendance étant alors à la fusion des métiers. Les marchands faisant partie de la livrée dominaient leur métier, non sans contestations⁵⁶ ; et certains métiers avaient plus de pouvoir, d'importance et de prestige que d'autres⁵⁷. Ces grandes compagnies sont les *Merchant Companies*, et les membres de leurs livrées sont les *Merchants of London*, dont l'horizon dépasse largement et leur métier et la cité elle-même, notamment en matière financière. Ce sont les membres de cette oligarchie marchande qui, de fait, gouvernait la cité et régulait ses relations avec la Couronne, dont ils étaient les bailleurs de fonds privilégiés. Les métiers, en combinaison avec les paroisses où ils étaient implantés, étaient aussi à l'origine des nombreuses confraternités qui structuraient la vie sociale et culturelle de Londres ; il y avait d'ailleurs parfois plusieurs confraternités pour un seul métier, les membres de la livrée en ayant une, et les autres membres du métier la leur. De fait, les responsabilités qui incombaient aux métiers s'étant rapidement accrues, de même que leurs avoirs collectifs, alimentés par des legs généreux mais quelquefois difficiles à gérer, ils se sont dotés d'un personnel administratif qui, comme d'ailleurs celui du Guildhall, s'est rapidement développé et se sont du coup trouvés à la tête d'imposantes

archives tandis que les réunions des dirigeants du métier et des confréries se multipliaient : il fallait trouver de l'espace.

Alors qu'au XIII^e siècle les métiers se contentaient en général d'auberges ou d'églises paroissiales selon la nature de leurs réunions, ils ont donc progressivement senti le besoin de se doter de *halls* et de bâtiments à usage collectif. Le cas des *merciers* est exceptionnel, admirablement étudiés par Anne Sutton, en ce que ce besoin est apparu très tard, parce qu'ils avaient à leur disposition des facilités suffisantes. Ils utilisèrent d'abord pour beaucoup de leurs réunions, le *Tumbling Bear*, qui était en 1304 la propriété d'un *vintner*, John de Cheshunt, troisième prince du Puy de Londres (une société courtoise qui semble avoir cessé de fonctionner vers 1315)⁵⁸ dont de nombreux *merciers* étaient membres, et en 1315 celle de Richard de Béthune, maire de l'étape de la laine anglaise alors à Saint-Omer ; pour d'autres, ils utilisaient la nef de l'église Saint Pancrace. Et de plus en plus ils utilisèrent les locaux de l'hôpital Saint Thomas Acon (Acre), fondé par le fils ou le neveu d'Agnès, la sœur de Thomas Becket. Plusieurs confréries (dont certaines, comme celle des marchands de Lucques, avaient des liens avec les *merciers*) y avaient leur siège et la *mercery* y fonda sa chapelle tandis que ses membres y instituaient des *chantries*. À partir de 1420, les locaux parurent insuffisants pour la *maungerie* annuelle et les *merciers* louèrent à plusieurs reprises la Prince's Wardrobe⁵⁹. En 1424, le richissime *mercier* Richard Whittington fonda Whittington College, une collégiale pour six prêtres et un chapelain avec un hôpital : c'était la compagnie des *merciers* qui gérait cet ensemble qui s'il offrait des facilités supplémentaires, ne fut pas investi par la compagnie. Ce n'est finalement qu'en 1510 que les *merciers* se préoccupèrent d'acheter un terrain à Saint Thomas et pour y construire un *Hall* qui ne sera terminé qu'en 1524⁶⁰.

La typologie du *Hall* commercial paraît assez homogène. Leur pièce principale était toujours la grande salle d'apparat, le *hall* proprement dit, mais des pièces supplémentaires abritaient les locaux administratifs de la compagnie, et l'ensemble était souvent complété par une chapelle ou des *almshouses* (comme Cutler's Inn, construit en 1440 avec des *almshouses*), pour loger les pauvres, les vieux ou les handicapés. Au même titre que les *inns* de la noblesse et du clergé, plusieurs de des *halls* disposaient des jardins, dans lesquels se déroulaient des fêtes. Les métiers ont parfois eu recours au marché de l'immobilier, mais ils ont le plus souvent acquis (ou reçu en legs) des terrains ou des maisons pour construire leurs halls⁶¹. Dans chacun de ces cas, les *Halls* sont érigés peu après, soit après démolition des constructions antérieures, soit en les adaptant à leur nouveau rôle : une liste manuscrite de 1475 énumère 27 *halls* dépendant de ces compagnies⁶². Certains sont modestes, mais ils sont parfois d'une richesse spectaculaire, comme celui des épiciers (*grocers*), construit entre 1427 et 1441 pour la somme impressionnante de 1750 £. Il est d'autant plus difficile de se faire une idée de leur aspect que la plupart furent reconstruits de façon plus somptueuse encore entre 1530 et 1666, alors que la population avait décuplé et que le grand envol commercial et colonial de la cité avait commencé. Mais quelques bâtiments ont été fouillés par les archéologues, ou dépeint par des artistes avant leur disparition (c'est le cas pour le *Grocers Hall*) ; et le *Merchant Taylors' Hall* a survécu en partie, conservant le *Hall* originel, dont il est difficile de dire s'il appartenait à la maison que le fabricant des tentes royales, John Yakeslee, avait légué au métier en 1347, ou d'une construction ultérieure sur son site, une cuisine du XV^e siècle et une crypte ; la chapelle qui surplombait la crypte a disparu ainsi que les *almshouses* qui entouraient une cour attenante⁶³.

Il existe enfin un autre type de *hall* que l'on peut assimiler aux *halls* professionnels, les *inns* des juristes, qui s'égrainent pour la plupart le long de Holborn et du Strand, les routes qui relient Londres à Westminster⁶⁴. Les apprentis de la Cour du Roi (la *Court of the Common Bench* et ceux de la *Court of the King's Bench* à Westminster) sont mentionnés pour la première fois en 1289, alors qu'ils sont déjà nombreux, puisqu'en 1291, on veut limiter leur nombre à 140⁶⁵. On ne sait quand sont apparues les *inns*, mais les apprentis sont mêlés en 1339 à un meurtre à proximité du Temple, dont les vastes bâtiments avaient été transférés lors de la chute de l'ordre aux Hospitaliers, qui n'en avaient pas l'usage, ayant leur propre établissement à Clerkenwell : là s'installeront le Middle Temple et l'Inner Temple. Il ne subsiste que des fragments des bâtiments médiévaux : un fragment de tour à l'Inner Temple reconstruit en 1816, rien au Middle Temple reconstruit en 1562. Lincoln's Inn est créé par un groupe d'apprentis qui louent l'hôtel de l'évêque de Chichester à Chancery Lane : ils y construisent leur *inn* de 1489 à 1492, mais les vestiges les plus anciens subsistant aujourd'hui remontent plutôt à une nouvelle campagne de constructions entre 1506 et 1520. Quant à Gray's Inn, si elle s'est développée à partir de 1370 dans l'hôtel qui avait appartenu à un juge important, Reginald Grey, ses bâtiments remontent à 1555-1560. Les *inns of chancery*, qui furent progressivement rattachées à chacune des *inns of court*, étaient situées dans la même zone : une seule a survécu aujourd'hui, Staple Inn, connue à partir de 1415 au moins, bien qu'elle n'ait plus rien à voir avec sa destination initiale, mais son aspect contemporain sur Holborn renvoie à une reconstruction de 1580, d'ailleurs très restaurée : le site avait été légué en 1333 par un *mercier*, Richard Starcolf, pour être vendu à des usages pieux. Furnival's Inn occupe l'hôtel de Sir William Furnival, Clifford's Inn celui de la famille Clifford, légué en 1344 aux apprentis par la veuve de

Robert Clifford, tué à Bannockburn en 1314, mais l'on ne sait pas grand-chose de ses bâtiments, connus seulement par une peinture de 1884⁶⁶.

Au final, il est cependant frappant de constater l'importance du marché immobilier à Londres. Les bâtiments passent, en fonction des besoins, d'un type de propriétaire à un autre : grands hôtels ecclésiastiques ou aristocratiques, les halls commerciaux ou professionnels, toutes ces caractéristiques apparaissent interchangeable, ce qui implique que leur architecture ne les marque pas définitivement pour un emploi ou pour un autre. Il faut ici faire attention à ne pas se laisser abuser par les reconstructions du XVI^e siècle qui ont conduit à « typer » certains de ces bâtiments, notamment les *halls* professionnels. L'une des conséquences de cette situation est le fait que beaucoup de ces *inns* (au sens d'hôtel aristocratique) sont devenus des *inns* au sens commercial du terme, c'est-à-dire des auberges ou même des tavernes : même si elle est sise à Southwark et non à Londres, c'est le cas de l'une des plus célèbres d'entre elles, où se retrouvent les pèlerins mis en scène par Geoffrey Chaucer dans ses *Canterbury Tales*, l'auberge du Tabard, ancien hôtel des abbés de Hyde. L'étude archéologique récente du quartier du Guildhall fait ressortir de l'oubli cinq auberges, dont deux, *The Saracen's head*, dans Cat Street, datée du XIV^e siècle et *The King's Arms*, sont construites sur les sites de grandes maisons juives du XII^e siècle ; les autres, *The Three Tuns* (propriété des Mercers), *The Maidenhead* et *The Swan* sont aussi liées à des propriétaires prestigieux, souvent ecclésiastiques⁶⁷. On semble retrouver là l'un des éléments caractéristiques de la société anglaise, une relative fluidité, qui, sans jamais oublier de signaler l'opulence, ne marquerait ni le rang, ni le statut de façon durable : mais ce serait à Londres, et à Londres seulement, que les choses se passeraient ainsi, car ces mêmes familles ou ces mêmes institutions qui ne « marquent » pas la ville, marquent leur localité d'origine ou

d'attachement, dans leurs manoirs ou dans les chapelles et les églises où ils multiplient les vitraux et les décorations et où ils commissionnent les tombes et fondent les *chantries* qui vont perpétuer la renommée de leur famille⁶⁸. Seuls les marchands de Londres semblent marquer la ville, ne laissant aux nobles, à la gentry et au roi lui-même que la portion congrue : seuls, les hommes de loi se posent en concurrents potentiels à partir du milieu du XV^e siècle.

Venons-en maintenant à la marque de l'Église sur la ville et à ses connotations. De tous les monuments religieux londoniens, le plus prestigieux est sans conteste la cathédrale Saint-Paul⁶⁹. Londres n'a pas brûlé qu'en 1066 : la cité avait déjà été incendiée en 1087. La cathédrale reconstruite par l'évêque Maurice est alors la seconde plus grande d'Angleterre, juste après celle de Winchester, qui abrite alors le trésor royal et qui est de loin le siège épiscopal le plus riche du pays : de fait, Saint-Paul est l'une des plus grandes églises gothiques européennes. Aucune des églises paroissiales de la ville (Saint-Paul en contrôle une vingtaine, un nombre qui tend d'ailleurs à décliner) ne peut l'égaliser, pas plus que les églises des ordres mendiants. L'agrandissement de la cathédrale a été favorisé par le pouvoir royal qui a donné à l'évêque la possibilité d'empiéter sur les fossés qui protégeaient alors Baynard's Castle du côté de la ville. Le palais royal qui s'étendait à l'époque anglo-saxonne au Nord de la cathédrale et dont l'enclos de Saint-Martin-le-Grand est peut-être un vestige, n'existait plus après l'incendie et permettait aussi une extension vers le Nord. La cathédrale, dont on peut considérer que les travaux sont terminés en 1313, à l'exception du cloître, de la salle capitulaire et des chapelles du cimetière du Pardon, se trouvait donc dans un vaste enclos de 150 sur 250 m. de côté, qui contenait les deux palais épiscopaux (le nouveau

et l'ancien), le palais de l'archidiacre de Colchester et les demeures du Doyen, du Chancelier et du Chantre, ainsi qu'un beffroi, la petite église Saint Gregory, et la fameuse Paul's Cross, utilisée pour les sermons et les proclamations publiques : celle-ci dominait les abords du cimetière où était censé se réunir le *folkmoot*, l'assemblée plénière des citoyens (les *freemen*), remplacée à partir du XIII^e siècle par le *Common Council*. Aux XIV^e et XV^e siècles, des collèges pour les *chantry priests* et les *minor canons* (Saint Peter's College à partir de 1330, Minor Canons' College en 1353, Holmes' College à partir de 1386, Lancaster College à partir de 1399) y furent établis, le tout protégé par une clôture percée des trois portes. En gros, 300 personnes environ vivaient là, auxquelles il faut ajouter les élèves de la prestigieuse école⁷⁰.

Ceci dit, si grand que soit le prestige de la cathédrale, elle a relativement peu de liens formels avec le pouvoir royal et avec la cité de Londres, isolée de l'un comme de l'autre. Du moins apparemment, car la réalité est tout autre. D'abord, il y a un véritable tabou : pas de cadavres royaux dans la cathédrale⁷¹. Tous les Plantagenets anglais ne sont pas enterrés à Westminster, il s'en faut. Par exemple, le Prince Noir ou Henri IV et sa femme sont enterrés à Canterbury. Seuls, le duc de Lancastre, Jean de Gand et sa première épouse, Blanche de Lancastre, sont ensevelis à la cathédrale⁷². Londres n'ayant pas de véritable rôle politique à l'époque anglo-saxonne, la cathédrale ne pouvait se prévaloir que de deux tombeaux de rois anglo-saxons, Saebbi, obscure roi des Saxons de l'Est, mort en 694, et le tristement célèbre Aethelred *the Unready*, mort en 1016 : leurs tombeaux étaient cependant bien visibles, des sarcophages de marbre gris datant du XII^e siècle, refaits après l'incendie. Mais il est vrai que la cathédrale possédait des reliques de deux saint Ethelbert, l'un roi du Kent et l'autre roi d'East Anglie. Mais la cathédrale était physiquement inscrite dans ce que l'on pourrait appeler

la zone royale de Londres, entre la collégiale de Saint-Martin le Grand, le couvent des Dominicains (Blackfriars) érigé sur le site de Baynard's Castle, et proches des *Wardrobes* royales. En fait, le lien entre Saint-Paul et le pouvoir royal passe par les hommes, car nombreux sont les chanoines qui sont au service du roi en tant que *king's clerks* : encore faut-il nuancer cette affirmation, car la véritable collégiale londonienne du roi est Saint-Martin le Grand, dont tous les bénéfices étaient à sa disposition et dont Henry VII finira par transférer les prébendes à Westminster quand il y fonde et construit la magnifique chapelle Saint Stephen⁷³. Du coup, cela explique que les liens ne soient pas beaucoup plus forts avec la cité de Londres, beaucoup des membres du clergé attachés à Saint Paul étant originaires de diverses régions anglaises, et notamment du Nord ; très peu de chanoines appartiennent à des familles de la bourgeoisie londonienne : John Colet est l'une des trois ou quatre exceptions qui confirment la règle⁷⁴. Ceci dit, de par leurs charges et ne serait-ce qu'en raison des nombreux biens que le chapitre – à la différence de l'évêque – possède dans la cité, les contacts de ce clergé avec la population citadine sont nombreux.

L'étude des legs des testateurs londoniens montre en effet que ces derniers privilégient avant tout les églises paroissiales de la ville et la charité du Pont de Londres : sur 3832 testaments londoniens entre 1258 et 1544, 163 seulement comportent des legs à Saint Paul⁷⁵. De même, les confraternités religieuses sont plutôt associées aux églises paroissiales et c'est surtout là que sont fondées les *chantries* et non dans la cathédrale, même si celle-ci en possède 84, dont beaucoup, cependant, sont fondées par des ecclésiastiques et non par des laïcs londoniens⁷⁶. Pourtant, les Londoniens se pressent pour être enterrés dans le cimetière de la cathédrale, où se trouve la chapelle qui abrite la tombe des parents de Thomas Becket, que l'on peut considérer comme véritable

patron de Londres après – et même avant – saint Paul, et qui éclipse la dévotion au saint qui est au centre des célébrations liturgiques à la cathédrale, saint Erkenwald, évêque de Londres de 675 à 693, et aux autres reliques célèbres qu'elle possède, comme le bras de saint Osyth ou même un fragment de la vraie croix. Becket était célébré à deux occasions, le 30 décembre, jour de son martyr, et le 7 juillet, jour de la fête de sa translation, qui est la fête londonienne la plus importante ; et par l'intermédiaire de ses parents, il joue, on l'a vu, un grand rôle lors de la visite rituelle du maire à la cathédrale à son retour de Westminster. Ce sont d'ailleurs ces grandes processions qui partent de la cathédrale ou y arrivent que le monument marque le mieux sa place centrale dans l'espace de la cité : certaines sont isolées dans l'année liturgique (la Toussaint, ou la fête de la purification de la Vierge – 2 février), mais il y a deux grandes séries de manifestations, pendant le cycle de Noël (processions des 25, 26 et 27 décembre, pour Noël, et les fêtes de Saint Étienne et de Saint Jean l'Évangéliste, et du 1^{er} et du 6 janvier, pour les fêtes de la Circoncision et de l'Épiphanie) et celui de l'Ascension (13-16 mai) et de la Pentecôte, les gens de la Cité se rendant à la cathédrale via Cornhill et Cheapside, ceux de l'Essex partant de Saint-Bartholomew pour rejoindre la cathédrale, puis, enfin, partant du lieu de naissance de Thomas Becket à Cheapside pour aller jusqu'à la cathédrale.

Il faut souligner enfin le rôle très particulier que joue la Croix de Saint-Paul (*St.Paul's Cross*). C'est le lieu des grands débats publics, des grands sermons auxquels assistent des centaines, voire des milliers de personnes. Le *folkmoot*, l'assemblée primitive des citoyens, ne se réunissant plus, les prédicateurs peuvent bénéficier de ce vaste espace. Mais cette prédication n'est le plus souvent pas « londonienne », sauf pendant la période de l'Ascension, mais plutôt nationale⁷⁷ ; elle prendra fin avec la destruction de la Croix

par les puritains en 1642. Les grandes controverses religieuses (mendiants et anti-mendiants, pro et anti-lollards, pro et anti-luthériens etc.) y sont évoquées par des théologiens célèbres, comme Richard Fitzralph⁷⁸ et John Fisher⁷⁹. Il arrive aussi qu'y soient prononcés des sermons au contenu résolument politique, comme lorsque Ralph Shaa⁸⁰ (par ailleurs frère d'un Lord-maire de Londres) affirma dans son sermon que les enfants d'Édouard IV devaient être réputés bâtards et que le légitime détenteur de la Couronne était désormais Richard III. De fait, les abords immédiats de la Croix et du cimetière sont l'autre grand centre de production de livres⁸¹, et les *scriveners* londoniens se retrouvent pour attendre le client dans la nef de la cathédrale : tout ceci fait de ce coin de Londres l'un des nœuds de la communication civique et l'un des points nodaux de la sphère publique, mais ce n'est pas la cathédrale qui en est l'agent principal. Pour compenser la relative distance entre la cathédrale et les citoyens londoniens, Caroline Barron et Marie-Hélène Rousseau suggèrent que la cathédrale aurait pu avoir une *aura* nationale⁸². Ce n'est pas impossible. On peut aussi penser que sans être directement liée au roi, la cathédrale en est trop proche par les hommes qui la peuplent.

La cathédrale ainsi prise entre la Couronne et la cité, il semble clair que les Londoniens, répétons-le, sont avant tout attachés à leurs églises paroissiales. Elles sont si nombreuses qu'il est difficile d'en fixer le nombre : il y a eu 162 paroisses entre le XII^e siècle et 1550, mais ce chiffre a fluctué. Il en restait 157 au XV^e siècle dont 13 hors les murs, mais quatre ont été absorbées par l'essor des couvents et deux autres ont été réunies. On donne souvent le chiffre de 107 églises, mais il y en avait peut-être un peu plus. Elles présentent un double visage : en effet, le problème du gouvernement de Londres a toujours été celui d'une oscillation entre une structure géographique (celle des *wards*) et une structure professionnelle, celle des métiers (guildes, puis, à partir du

XV^e siècle, compagnies dont les plus puissantes, les compagnies à livrée, détiennent à la fin du Moyen Âge l'essentiel du pouvoir). Quelques-unes de ces compagnies, mais fort peu au total, détiennent des chapelles dans la cathédrale, mais presque toutes, soit directement, soit indirectement par l'intermédiaire des dizaines de confréries qui dépendent d'elles, sont liées à des églises paroissiales, généralement celles qui sont implantées dans les quartiers où s'exercent leurs activités. Ces églises paroissiales ne sont pas toutes autonomes : certaines (de 19 à 25 selon les périodes) dépendent de la cathédrale ou de l'abbaye de Westminster (une douzaine au XII^e siècle)⁸³, d'autres (comme Saint-Mary le Bow⁸⁴) de l'archevêque de Canterbury, mais leurs liens étroits avec les métiers, dont les membres y fondent des *chantries* qui permettent de rémunérer des chapelains en grand nombre, assurent leur prospérité et permettent de renforcer leurs liens avec la population londonienne, du moins celle des *freemen* de Londres, les citoyens à part entière. Cela permet d'ailleurs à ces paroisses de disposer de desservants de grande qualité, souvent licenciés ou docteurs en théologie des universités (de Cambridge plus souvent que d'Oxford), et plusieurs d'entre elles sont des centres d'éducation, grâce à leurs chapelains, au même titre que Saint-Paul dont l'école ne deviendra véritablement célèbre qu'au XVI^e siècle après sa refondation et la réforme de John Colet⁸⁵. Même si les églises sont en général très petites⁸⁶, la richesse de leur décoration contribuait à l'impression de splendeur que ne manquait pas de susciter Londres chez les visiteurs étrangers, tel Venceslas Sacek de Birkov, l'un des membres de la suite de Léo de Rozmital, l'ambassadeur qu'envoie en 1464 dans les cours européennes le roi de Bohême George de Podebrady :

Depuis notre départ de Bohême, nous n'avons pas vu d'églises aussi belles et de reliquaires aussi nombreux qu'à Londres. Dans la ville on compte vingt reliquaires, et

dans toute le royaume environ quatre-vingt, tous semblablement ornés d'or et de pierreries⁸⁷.

Si les églises paroissiales étaient très nombreuses, il n'en va de même ni des établissements réguliers, ni des collégiales, à l'exception de ceux ou de celles qui étaient liés à un hôpital. Les établissements religieux, présentés sur le tableau 1, sont relativement peu nombreux : il est facile de voir que les fondations royales sont de loin les plus importantes, Westminster étant le plus riche des monastères anglais, et Syon arrivant en huitième position. Et le fondateur de la Chartreuse de Londres, Sir Walter Manny (Gautier de Mauny) n'est pas un londonien mais un capitaine hennuyer au service du roi. Presque tous sont à la périphérie de Londres, et plusieurs de ces fondations royales sont tardives, comme celles d'Henri V (pour des ordres contemplatifs, Chartreux à Sheen et Brigittins à Syon) ou même comme cette anomalie qu'est l'abbaye cistercienne urbaine fondée en 1350 par Édouard III sur l'un des cimetières de la peste⁸⁸. Il est d'ailleurs significatif que les deux seuls monastères *intra muros* soient des monastères féminins, alors que les autres monastères ceignent littéralement la Cité : bénédictins (Westminster), clunisiens (Bermondsey), Hospitaliers (New Temple, confisqué aux Templiers, et Saint John's Clerkenwell), Chartreux (Charterhouse et Sheen), chanoines augustins (Saint Bartholomew à Smithfield et Southwark). Il n'est donc pas étonnant que, dans ces conditions, les établissements réguliers ne jouent qu'un rôle de second ordre à Londres.

Tableau 1: établissements réguliers⁸⁹

Westminster	Middlesex	Bénédictins	3470	959	
Syon	Middlesex	Brigittins	1731	1431	Henri V
Sheen	Surrey	Chartreux	800	1414	Henri V

St. Bartholomew	Smithfield	Augustins	693	1123	Henri I ^{er}
Charterhouse	Smithfield	Chartreux	642	1371	Sir Walter Manny
Southwark	Surrey	Augustins	626	1106	Guillaume de Pont de l'Arche etc.
St.Mary's Grace	East Smithfield	O.C.	547	1350	Édouard III
Bermondsey	Surrey	Clunisiens	464	1089	Alwin Child, Londres
Holy Trinity	Londres	Augustines	355	1107	Reine Mathilde
St. Helen	Londres	Bénédictines	320	1216	Guillaume, fils de Guillaume l'orfèvre
The Minorites (Saint Clare)	Middlesex	Franciscaines	318	1294	Edmond, <i>earl of</i> Lancaster
Halliwell	Middlesex	Augustines	294	1127	Robert fitz Gebran, Chanoine de St.Paul
Clerkenwell	Middlesex	Augustines	263	1144	Jordan Fitzralph [Briset] et sa femme Muriel de Munteni
Stratford at Bow	Middlesex	Bénédictines	108	1122	Cristiana de Sumeri ?

Les couvents des ordres mendiants⁹⁰ qui ne figurent pas sur cette liste, à l'exception des Clarisses, ne sont pas non plus de taille à rivaliser avec les églises paroissiales. Paradoxalement, ils sont installés en ville, du côté de la « Londres royale » pour les

deux plus importants (Greyfriars et Blackfriars), ou à proximité immédiate de la Tour de Londres (les Crosiers, présents à Londres dès 1249 mais dont le couvent date de 1265) ou des murailles (les Augustins, le long de la muraille Nord, et les Sachets près d'Aldersgate – mais ils disparaissent après 1305). Seuls les Carmes et, de 1267 à 1316, les *Fratres de Arena* sont restés installés à la sortie ouest de la ville, où ils seront rejoints par les Clarisses. L'une des raisons de ce paradoxe est le fait que la plupart de ces couvents ont été fondés ou refondés sur l'intervention du roi ou de membres de la famille royale. Jens Röhrkasten montre que dans la plupart des cas, les Mendians se sont installés à Londres où ils ont rencontré un accueil favorable plus tôt qu'on ne le croyait, mais ces établissements primitifs étaient modestes et, au début au moins, les Dominicains et les Franciscains résidaient à Holborn, en dehors de la cité, tout comme les Sachets. Pour les dominicains, l'archevêque de Canterbury, Robert Kilwardby, lui-même un Dominicain, semble s'être entremis auprès d'Édouard I^{er} pour qu'il les patronne, obtenant ainsi les vastes terrains de Mountfichet Tower et une partie de ceux de Baynard's Castle à Ludgate pour y bâtir un vaste couvent⁹¹. Les Augustins ont été fondés magnifiquement en 1253 par Humphrey Bohun, *earl of Hereford* et d'Essex, tout comme les Clarisses, refondées en 1281 par le frère du roi, Edmund de Lancastre, et sa femme Bianca, mais restées hors les murs. Quant aux Franciscains, s'ils ont pu quitter Holborn très rapidement grâce à des marchands de Londres, ils n'avaient d'abord trouvé qu'un terrain près de la bien-nommée *Stinking Lane*, où transitaient les carcasses des animaux tués aux Shambles : c'est grâce à la reine Marguerite de France, fille de Philippe III le Hardi et deuxième épouse d'Édouard I^{er} qu'ils acquirent les terrains et l'argent nécessaire à l'érection de leur grand couvent au début du XIV^e siècle⁹².

Les chapitres séculiers et les collégiales présentent une situation plus tranchée : les grandes collégiales sont des fondations royales et n'ont rien à voir avec la cité ; une seule est d'ailleurs londonienne (Saint Martin le Grand). En revanche, les petites collégiales que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer en parlant des halls des métiers, car leur fondation était souvent incluse dans les donations qui ont permis de les construire, sont assez nombreuses, et sont pour la plupart dues à l'initiative de marchands de Londres. Plusieurs sont d'ailleurs liées à des églises paroissiales, ou à des confréries.

Tableau 2 : chapitres séculiers et collégiales⁹³

St. George Windsor	Berkshire	Collège royal (Warden, 12 chanoines, 13 vicaires)	1396	1348	Édouard III
St. Stephen, Westminster	Middlesex	Collège royal (Dean, 12 chanoines, 13 vicaires)	1085	1348	Édouard III
St. Martin le Grand	Londres	Collégiale royale (Dean et 9 + 2 chanoines réduits à 2)	447 90	1158 1503	Refondé par Henri II. Réduit par Henri VII au profit de Westminster
St. Michael Crooked Lane	Londres	Collège (maître et 9 chapelains)	126	1381	William Walworth, <i>fishmonger</i>

St. Laurence Pountney	Londres	Collège (maître et 7-13 prêtres)	79	1332	John Poultney, <i>draper</i>
Whittington's College	Londres	Collège	36	1424	Rich. Whittington, <i>Mercer</i>
All Hallows	Barking	Collège (5 prêtres ?)	36	1465	?
Guildhall	Londres	Collège (Warden, 5-7 chapelains)	33	1368	Maire et <i>Aldermen</i>
Jesus Commons	Londres	Collège de prêtres ?		1400	
St. Thomas	Pont de Londres	Collège : 2 prêtres et 4 clercs		1205	Peter de Colechurch
The Tower, St. Peter ad Vincula	Londres	Collège : recteur et 7 chapelains		1354	Édouard III
Garlickhithe, St. James	Londres	Collège de 7 <i>chantry priests</i>		1481	

Restent les hôpitaux. Ce sont presque tous à l'origine des établissements religieux, mais à Londres, ils méritent un traitement particulier, car dès le XIV^e siècle, l'on a affaire à des fondations laïques, dans lesquelles les ecclésiastiques ne jouent qu'un rôle très secondaire, contrastant avec les grandes fondations du XII^e siècle, tenues par des chanoines réguliers augustiniens, comme Saint Bartholomew, à proximité du prieuré. Le meilleur exemple de cette laïcisation se situe non dans Londres même, mais juste à sa porte occidentale : là, se trouvait le Savoy qui, comme on l'a vu, avait été détruit par les

rebelles en 1381. C'est sur ses ruines qu'Henri VII fonde en 1505 le Savoy Hospital, destiné à cent « pauvres », placés sous la garde d'un médecin, d'un apothicaire et d'un chirurgien sur le modèle de l'Ospedale de Santa Maria Nova à Florence⁹⁴. Cette intervention royale tardive ne saurait masquer le fait que pour les hôpitaux, si l'on excepte deux fondations importantes dues aux reines du XII^e siècle et la fondation d'une léproserie par Henri III, l'initiative appartient aux marchands de Londres, et même, dans bien des cas, à la municipalité londonienne : il ne s'agit pas ici seulement de charité ou de philanthropie, même si l'engagement des marchands anticipe la vague philanthropique qui caractérisera le protestantisme anglais au XVI^e siècle, mais bien d'une politique urbaine d'hygiène. C'est d'ailleurs celle-ci qui explique que les plupart des hôpitaux soient hors les murs. Les recherches archéologiques montrent que ces hôpitaux (dont seul Saint Bartholomew à Smithfield a survécu en partie) ont été continuellement entretenus pendant le Moyen Âge⁹⁵ : la dissolution des monastères portera en fait un coup très dur à la situation hospitalière de Londres.

Tableau 3 : Hôpitaux⁹⁶

Savoy	Londres	Hôpital pour 100 pauvres hommes	567	1505	Henry VII
St. Mary without Bishopsgate	Moor Field	Hôpital (180 lits en 1535)	504	1197	Walter et Rose Brown
St. Katharine by the Tower	Londres	Hôpital (pour les femmes ?)	315	1381	Mathilde de Boulogne, épouse du roi Étienne
St. Thomas	Southwar k	Hôpital (40 lits en 1535)	309	1215	Peter des Roches évêque Winchester

St. Bartholomew	Smithfield	Hôpital pour les pauvres	305	1123 1420	Rahere, prêtre Autonomie
St. Thomas of Acon		Hôpital	277	1191	Thomas fitz Theobald ⁹⁷
Elsing : St. Mary within Cripplegate	Londres	Hôpital pour 100 pauvres, hommes et femmes (dont des aveugles)	193	1332	William Elsing, <i>mercier</i>
St. James	Westminster	Fondé pour 14 lépreuses	100	Vers 1100	« <i>Citizens of London</i> »
St. Anthony ⁹⁸	Londres	Hôpital pour 12 pauvres hommes	55	Av. 1254 1449	Henri III Devenu école
St. Mary of Bethlehem (Bedlam)	Londres	Hôpital pour fous et malades	40	1247	Godfrey, évêque de Bethlehem Simon Fitz Mary
Syon (9 orders of Holy Angels)	Brentford, Middlesex	Hôpital pour 9 pauvres malades	40 ?	1446	John Somerset, médecin et chapelain d'Henry VI
Brook Street	Brentwood Essex	Hôpital pour lépreux, malades	10	1163	?
St. Mary, Domus Conversorum	Londres ?	Hospice pour juifs convertis, puis pour		1232	?

		malades			
Hackney	Middlese x	Léproserie		1280	« <i>Citizens of London</i> »
Hammersmith	Middlese x	Léproserie		?	(dépendance de St. Bartholomew)
Holloway (Highgate)	Islington, Middlese x	Léproserie		1473	William Poole
Knightsbridge	Middlese x	Léproserie		?	
Le Loke (St. Mary & St. Leonard)	Southwar k	Léproserie		XII ^e	« <i>Citizens of London</i> » ?
Mile End	Middlese x	Léproserie (6 lits en 1529)		Av. 1274	Évêque de Londres ?
St Giles	Holborn	Pour 40 lépreux (14 pauvres 1535)		1101	Mathilde, épouse d'Henri I ^{er}
The Papey (St. Augustine)	Londres (Aldgate)	Fraternité pour prêtres infirmes		1430	William Barnabie, William Oliver, John Stafford, prêtres
St. Giles Cripple Gate	Smithfiel d	Fraternité pour les pauvres		1415	Henry V
Vintners' Hall Almhouses	Londres	Pour 13 pauvres		1358	John Stody, <i>vintner</i>
St. John Baptist	Londres	Fraternité pour		1405	John Churchman

		7 pauvres et leurs femmes si besoin			<i>Merchant Taylors</i>
Whittington's	Londres	Pour 13 pauvres		1424	Richard Whittington, <i>mercier</i>
Grocers' Hall	Londres	Pour 7 vieillards		1429	<i>Grocers</i>
Almshouse	Croydon	Pour 7 pauvres des deux sexes		1445	Elias Davy, <i>mercier</i>
Salters' Almshouse	Londres			1455	<i>Salters</i>
Holy Trinity	Southwar k	Pauvres, malades		XII ^e	Thomas Becket (?)
St Mary Rouncival	Charing Cr. Westmins ter	Pauvres		1231	Guillaume le Maréchal
Almshouse (Old St Anne's Chapel)	Westmins ter	Pauvres femmes		Avt. 1509	Lady Margaret (mère d'Henry VII)
Almshouse (Gatehouse)	Westmins ter	13 pauvres (sans leurs femmes)		Avt. 1509	Henry VII
Clayhanger (St. Loy, Tottenham ?	Tottenha m	Hôpital		Avt. 1229	?

L'examen du patrimoine monumental et de l'organisation urbanistique de la Cité de Londres, révèle donc l'absence presque totale du pouvoir royal et de ses marques symboliques dans la ville, l'un des contrastes les plus frappants avec Paris. La puissance menaçante de la Tour de Londres en acquiert une singularité d'autant plus efficace, mais elle se différencie aussi de celle qu'exprime le château comtal à Gand, le polycentrisme urbain de la Flandre ne posant pas dans les mêmes termes le problème de la capitale qui, rappelons-le, est plutôt l'exception que la règle au Moyen Âge. Les autres bâtiments royaux de Londres sont en fin de compte assez peu impressionnant, à l'exception peut-être de la *King's Wardrobe*, déjà évoquée, qui est effectivement un bâtiment de dimensions importantes, et il existait aussi, épars dans la ville d'autres *wardrobes* utilisées par les autres membres de la famille royale, à commencer par la reine, qui pouvaient également servir de résidences occasionnelles. Et on ne peut guère y ajouter que quelques départements de l'administration royale, comme le dépôt des *Rolls*. De la même façon, les grands, laïcs ou ecclésiastiques, sont-ils plus présents dans les environs de la cité qu'*intra muros*, du moins à partir du XIV^e siècle. Cette absence est d'autant plus frappante que les rois d'Angleterre disposaient de résidences urbaines dans plusieurs villes anglaises. Même si les appartements de la Tour de Londres et la proximité de Westminster expliquent dans une certaine mesure cette situation, elle n'en reste pas moins d'autant plus provocante par sa radicalité que les souverains ont multiplié les résidences à proximité immédiate de Londres : Eltham, Kennington, Sheen, Richmond, Rotherhithe ... Sans doute, s'il marque puissamment son autorité contraignante par l'architecture guerrière de la Tour, le roi s'insinue-t-il plus

subtilement dans le coeur et l'esprit de ses sujets par son association, au reste assez lâche, avec la cathédrale. Mais ici aussi subsiste une certaine ambiguïté, car la cathédrale Saint-Paul n'est pas intimement liée à la cité, qu'elle dépasse d'ailleurs puisqu'elle dessert aussi un diocèse étendu, auquel certaines manifestations, telles que les processions de l'Ascension, sont dévolues, et où certains des évènements qui y sont mis en scène ont clairement une ampleur nationale, à commencer par les prédications de la Croix de Saint-Paul.

Londres possédait deux des monuments les plus imposants du Moyen Âge européen : son immense cathédrale, dont la flèche était la plus haute d'Europe, et la massive Tour de Londres. Et pourtant, ce qui marque la cité, et ceci avec une force croissante du XIV^e au XVI^e siècle, c'est l'emprise de son oligarchie marchande : les *halls* des métiers et des professions, par leur nombre et par l'ampleur de certains d'entre eux, est la plus évidente de ces marques. Mais ici aussi, les édifices religieux servent à transmettre visuellement et spatialement le message civique : ce ne sont ni la cathédrale, ni de vastes églises, collégiales ou autres, mais cette multitude d'églises paroissiales, petites, parfois très petites, mais dont beaucoup semblent avoir été richement décorées, grâce aux confréries derrière lesquelles on retrouve les paroissiens et, encore une fois, les métiers. Les petites collégiales sont elles aussi associées aux métiers. Les plus prestigieuses des grandes demeures servent indifféremment aux nobles, aux prélats, ou aux plus grands marchands, ce qui est en soi une preuve de la richesse et du statut social réel de ces derniers. Et les nombreux hôpitaux témoignent du souci du bien commun qui anime les plus généreux membres de l'élite dominante. Car, bien sûr, domination il y a, et ce marquage n'est pas seulement destiné et aux marchands londoniens pour qu'ils se rassurent par leur propre image, il s'adresse aussi – surtout ? – aux pauvres et aux

marginaux⁹⁹ et aux étrangers, dans le double sens que prend le mot *foreign* à Londres¹⁰⁰. Enfin, il s'adresse aussi à l'absent, c'est-à-dire au roi, pour lui rappeler que s'ils sont bien ses sujets, les Londoniens et particulièrement les marchands entendent bien garder leur autonomie. Capitale imparfaite, Londres n'en sera que mieux armée pour accumuler le capital qui fera la révolution industrielle et l'essor maritime et colonial de l'Angleterre¹⁰¹.

¹ En fait, ces bâtiments ont été largement restaurés à plusieurs reprises : St. Giles, dont l'architecture est celle de l'église reconstruite en 1394, a brûlé en 1545 et a été bombardée par les Allemands en 1940, comme d'ailleurs la chapelle du Temple.

² www.history.ac.uk/cmh/main. Signalons notamment une étude exemplaire, B. Campbell, J. Galloway, D. Keene et M. Murphy, *A Medieval Capital and its Grain Supply : Agrarian Production and Distribution in the London Region c.1300*, Historical Geography Research Series, 30, 1993. L'étude montre que sur le plan économique, Londres domine une vaste « région » constituée des comtés d'Essex, Kent, Bedfordshire, Berkshire, Buckinghamshire, Hertfordshire, Middlesex, Northamptonshire, Oxfordshire, Surrey.

³ J. Schofield, *London 1100-1600. The Archaeology of a Medieval Capital*, Londres, 2011. Le Museum of London Archaeology Service a publié de nombreuses monographies. Voir aussi Christopher Thomas, *The Archaeology of Medieval London*, Stroud, 2002.

⁴ La description est une sorte de préface à la vie de Thomas Becket : *Materials for the History of Thomas Becket*, éd. par J.C. Robertson et J.B. Sheppard, 7 volumes, (Rolls Series) Londres, 1875-1885, III, p. 2-13 ; cf. F. Stenton, *Norman London*, 1934, p. 25-35, et C.N.L. Brooke, *London, 800-1216 : The Shaping of a City*, Londres, 1975,

p. 112-121, ainsi que J. Scattergood, « Misrepresenting the City : Genre, Intertextuality and William FitzStephen's Description of London (c.1173) », dans J. Boffey et P. King, éd., *London and Europe in the Later Middle Ages*, (Centre for Medieval and Renaissance Studies, Queen Mary and Westfield College, 9) Londres, 1995, p. 1-34.

⁵ John Stow, *The Survey of London*, Londres, 1598, révisé en 1603 : l'édition utilisée ici est celle publiée en 1994 par l'éditeur Alan Sutton avec une introduction d'A. Fraser, facsimile de celle de 1902, comprenant l'introduction et les notes critiques d'H. Morley.

⁶ John Schofield, *The London Surveys of Ralph Treswell*, Londres, 1988.

⁷ Selon Campbell *et al.*, *A Medieval Capital ... op. cit.*, p. 44-45, la population de Londres est supérieure à 70 000 en 1300 et aurait même pu atteindre 100.000 habitants, pour une population totale de 4.000.000 (au lieu du chiffre de 6.000.000 souvent avancé).

⁸ G. Rosser, *Medieval Westminster 1200-1540*, Oxford, 1989.

⁹ J.-Ph. Genet, *Londres est-elle une capitale ?*, dans *Les villes capitales au Moyen Âge. XXXVI^e Congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur*, Istanbul, 2005, Paris, 2006, p. 155-184 ; voir aussi les observations de M. Ormrod, *Competing Capitals ? York and London in the Fourteenth Century*, dans *Courts and Regions in Medieval Europe*, éd. par S. Rees Jones, R. Marks et A.J. Minnis, Woodbridge, p. 75-98.

¹⁰ C. Liddy, *The rhetoric of the royal chamber in late medieval London, York and Coventry*, *Urban History*, 29 (3), 2002, p. 323-349 : selon Camden, l'expression remontait aux temps anglo-saxons, mais sa première apparition dans les sources date de 1328.

¹¹ D. Keene, *Metropolitan comparisons: London as a city-state*, *Historical Research*, 77, 198, 2004, p. 460-480.

¹² C. Barron, *London in the Later Middle Ages. Government and People, 1200-1500*, Oxford, 2004 ; voir aussi l'excellente « case-study » qu'est son *The Quarrel of Richard II with London 1392-1397*, dans *The Reign of Richard II. Essays in Honour of May McKisack*, éd. par F.R.H. Du Boulay et C. Barron, Londres, 1971, p. 173-201.

¹³ Thomas, *op. cit.*, p. 127.

¹⁴ Barron, *London ... op. cit.*, p. 16-18 sur le rôle militaire de Londres.

¹⁵ St. Bride's Inn, extérieur à la muraille sur la rive gauche de la Fleet. Sur la résidence royale à Coldharbour 2 et les *Wardrobes* royales, voir *infra* ; par ailleurs, Édouard II avait acquis vers 1317 pour la donner à son épouse la tour Servat, une tour crénelée construite au bord du Wallbrook au Sud de la Poultry par un M.P., Sir William Servat, mais à partir de 1367 n'a plus d'usage royal : J. Schofield, *London Medieval Houses*, New Haven, 1994, p. 169.

¹⁶ La forteresse dépendait au XIII^e siècle de la famille Fitzwalter. Selon une tradition controversée, Fitzwalter devait le service militaire de 19 chevaliers à la Cité de Londres et recevait du maire de Londres la bannière de la Cité : cf. M.D. Lobel, *The City of London from Prehistoric Times to c. 1500*, Oxford, 1989, p. 59-62.

¹⁷ Les autres prisons royales de Londres, la Marshalsea et la prison du King's Bench sont également en dehors de la cité, à Southwark : elles seront l'une et l'autre forcées par les rebelles en 1381 : cf. Stow, *Survey ... op. cit.*, p. 377.

¹⁸ Voir S. Cassagnes-Brouquet, *Le pont de Londres, une œuvre d'art et un lieu de pouvoir*, dans *Les lieux de pouvoir au Moyen Âge en Normandie et sur ses marges*, éd. par A.-M. Flambard-Héricher, Caen, 2006, p. 71-91 et C.P. Christianson, *Memorials of*

the Book Trade in Medieval London. The archives of Old London Bridge, Cambridge, 1987.

¹⁹ Barron, *London ... op. cit.*, p. 50-51 ; sur le pont, B. Watson, T. Brigham et A. Dyson, *London Bridge : 2000 Years of River Crossing*, Londres, 2001. Voir *London Bridge : Selected Accounts and Rentals 1381-1538*, éd. par V. Harding et L. Wright, London Record Society, 1995.

²⁰ G. Milne, *The port of Medieval London*, Stroud, 2003, p. 75-80 et Thomas, *op. cit.*, p. 128-130, pour les quais de pierre à Trig Lane.

²¹ Les archéologues ont notamment fouillé St.Olave's Dock, construit à la fin du XIV^e siècle, qui avait 32 mètres de long sur 6 de large avec des bâtiments en pierre construits sur des arcades et, plus loin à l'est, un vaste cellier : cf. Thomas, *op. cit.*, p. 116.

²² Mais les changements climatiques ont provoqué des variations considérables dans l'amplitude des marées, d'environ 2 mètres en l'an mil à 4 vers 1450 (et 8 en 2000) : cf. Milne, *op. cit.*, p. 146.

²³ Le quai et son entrepôt à arcades est visible, avec l'amorce du pont de Londres, sur le frontispice d'un manuscrit flamand des poèmes de Charles d'Orléans, exécuté pour Edouard IV mais terminé pour Henri VII : Londres, British Library Royal 16 F 2.

²⁴ À l'Est, tout près d'Aldgate, se trouvait le vaste jardin dépendant de Blanch Allerton Manor (possédé sous Richard II par Sir Thomas Roos), qui avait le statut de sanctuaire, comme certaines églises. Aussi cet espace apparemment vide était-il peuplé de toutes sortes de réprouvés et d'exclus, dont certains tenaient même boutique : H.B. Wheatley, *London Past and Present : its History, Associations and Traditions. Based*

upon the *Handbook of London by the Late Peter Cunningham*, Londres, 1891, p. 203-204.

²⁵ D. Keene et V. Harding, *Historical Gazetteer of London before the Great Fire : Cheapside*, Cambridge, 1987.

²⁶ Westcheap était la rue des *merciers* et des *haberdashers*. Eastcheap était un marché aux viandes, les maisons des bouchers avec chacune son un étal sur la rue bordant celle-ci des deux côtés. Au Moyen Âge, il y avait encore des *cook shops*, mais elles avaient disparu au XVI^e siècle.

²⁷ Il s'agit de l'une des croix d'Éléonore de Castille, mais celles-ci n'avaient rien d'exceptionnel, puisqu'Édouard I^{er} les avaient fait édifier en 1290 à chacune des douze étapes observées par le cortège funéraire de son épouse, de Lincoln à Westminster : J. Steane, *The Archaeology of the Medieval English Monarchy*, Londres, 1993, p. 48-53. Il y avait une autre croix, Old Cheap Cross, mais presque rattachée à St. Michael le Querne (où Stow fait aussi massacrer Stapledon, cf. *infra*).

²⁸ Stow, *op. cit.*, p. 260.

²⁹ Barron, *London ... op. cit.*, p. 18 ; Stow, *op. cit.*, p. 121.

³⁰ A. F. Sutton, *The Tumbling Bear and Its Patrons: A Venue for the London Puy and Mercery*, dans *London and Europe ... op. cit.*, p. 85-110, d'après le *Letter Bk D*, traduit dans *Memorials of London and London Life*, éd. par H.T. Riley, Londres, 1868, p. 105-107.

³¹ Barron, *London ... op. cit.*, p. 152.

³² Pour cette entrée, *Gesta Henrici Quinti*, éd. par F. Taylor et J.S. Roskell, Oxford, 1975, p. 101-115 et J.-Ph. Genet, *La genèse de l'État moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, 2003, p. 122-126.

-
- ³³ Schofield, *op. cit.*, p. 51-52.
- ³⁴ Plan *ibidem*, p. 202.
- ³⁵ C. Barron, *Centres of Conspicuous Consumption; The Aristocratic Town House in London, 1200-1550*, *The London Journal*, XX, 1995, p. 1-16.
- ³⁶ *Ibidem*, p. 226 : le site a été fouillé en 1880 et en 1966 ; Stow, *op. cit.*, p. 322.
- ³⁷ Schofield, *op. cit.*, p. 202 ; un temps attribué comme *wardrobe* à l'épouse d'Henri IV, la reine Jeanne de Navarre.
- ³⁸ *Ibidem*, p. 181.
- ³⁹ *Ibidem*, p. 179.
- ⁴⁰ Cf. H. M. Hansen, *The Peasant's Revolt of 1381 and the chronicles*, *Journal of Medieval History*, VI, 1980, p. 393-415.
- ⁴¹ C'est aujourd'hui le site du College of Arms, auquel il a été donné en 1555.
- ⁴² Pour Coldharbour II, Schofield, *op. cit.* ..., p. 41.
- ⁴³ Henry VIII y construira un palais qu'il n'occupera que quelques années et qui sera donné en 1553 à la cité pour y installer des pauvres (et plus tard les femmes de mauvaise vie).
- ⁴⁴ Il ne subsiste pas de maisons médiévales londoniennes : celles qui ont survécu à Holborn sont d'un niveau supérieur ; d'ailleurs, leur état actuel est celui – très altéré – d'une reconstruction de la fin du XVI^e siècle. Rien ne prouve que celles que les gravures (Cheapside), les dessins (Hart Street) ou les photographies (Gray's Inn Lane, Cloth Fair) permettent d'entrevoir soient médiévales : Schofield, *Medieval London ... op. cit.* ..., *passim*.
- ⁴⁵ Stow, *Survey ...*, *op. cit.*, p. 247 et 186-187.

-
- ⁴⁶ S. L. Thrupp, *The Merchant Class of Medieval London (1300-1500)*, Ann Arbor, 1977³ [1948], p. 345-346.
- ⁴⁷ Voir les reproductions dans Ph. Davie, *Lost London 1870-1945*, National Heritage, Londres, 2009.
- ⁴⁸ Stow, *Survey ...*, *op. cit.*, p. 236-237.
- ⁴⁹ D. Bowsher, T. Dyson, N. Holder, St. Howell, *The London Guildhall*, MOLAS Monograph 36, 2 vol., Londres, 2007.
- ⁵⁰ Pour l'utilisation de la bibliothèque du Guildhall et de la documentation officielle londonienne, voir A. Gransden, *Historical Writing in England c. 1307 to the early Sixteenth Century*, Londres, 1982, p. 227-237 et l'introduction à *The Great Chronicle of London*, éd. par A.H. Thomas et I.D. Thornley, Londres, 1938.
- ⁵¹ Construite en 1419 grâce à un *draper*, Simon Eyre, mais l'argent laissé à sa mort en 1459 ne fut pas utilisé conformément à ses vœux et servit en fait à fonder en 1460 une fraternité de la Trinité pour 60 prêtres : D. Knowles et R. Neville Hadcock, *Medieval Religious Houses. England and Wales*, Londres, 1971 [1953], p. 431.
- ⁵² Thomas, *The Archaeology ... op. cit.*, p. 122-126.
- ⁵³ Cf. Campbell *et al.*, *A Medieval Capital ... op. cit.* : le tableau des coûts de transport montre l'importance de l'axe de la Tamise : la limite des 6.3 pence va de Douvres à Yarmouth et jusqu'à Oxford. Cambridge est à 9.3, mais en passant par Lynn et par la mer, pas par la voie terrestre qui serait encore plus chère.
- ⁵⁴ *Hugh Alley's Caveat : The markets of London in 1598*, éd. par I. Archer, C. Barron et V. Harding, (London Topographical Society 137), Londres, 1988.
- ⁵⁵ Bowsher *et alii*, *op. cit.*, II, p. 382-388.

⁵⁶ Voir, le chapitre 6, « Un *cursus honorum* londonien » de S. Cassagnes-Brouquet, *L'art en famille. Les milieux artistiques à Londres à la fin du Moyen Âge (1350-1530)*, Turnhout, 2005, p. 139-160 qui analyse bien la complexité des structures des métiers londoniens et les tensions qu'elles engendrent.

⁵⁷ La liste est donnée par S. L. Thrupp, *The Merchant Class ...*, *op. cit.*, p. 6 : au XIV^e siècle, les *merciers*, les *grocers* (épiciers), les *drapers*, les *fishmongers* (poissonniers), les *goldsmiths* (orfèvres), les *skinners* (fourreurs), les *tailors* et les *vintners* (marchands de vin qui avaient aussi le monopole des 354 tavernes réputées exister à Londres en 1309), auxquels s'ajoutent les *ironmongers* (quincaillers, c'est-à-dire les marchands de métaux), les *salters* (marchands de sel) et les *haberdashers* (les merciers qui vendent la mercerie en dehors de Londres, à la différence des *merciers* qui, de fait, s'occupent de plus en plus de vendre les tissus anglais).

⁵⁸ A. F. Sutton, *Merchants, Music and Social Harmony : the London Puy and its French and London Contexts, circa 1300*, *London Journal*, 17, 1992, 1-17.

⁵⁹ Les tenures sur lesquelles elle s'élève, le long d'Ironmonger Lane, près de St. Martin Pomary, autrefois propriétés du juif Hagin, fils de Moïse, ont été données à la reine Eléonore de Castille *ca.* 1280 puis ont appartenu à plusieurs grands personnages (Otto de Grandison, l'*earl* de Lincoln et Piers de Gaveston) avant de passer au Prince Noir. Au XV^e siècle, la Couronne la loue : voir D. Keene et V. Harding, *Historical Gazetteer...*, p. 159-168.

⁶⁰ A. F. Sutton, *The Mercery of London : Trade, Goods and People, 1130-1578*, Aldershot, p. 70-74, 176-177.

⁶¹ Les *Cordwainers* acquièrent un terrain en 1393, les *Carpenters* en 1426, les *Armourers* et *Braziers* en 1428, les *Shearmen* en 1456, les *Haberdashers* en 1458, les *Pewterers* en 1486 ...

⁶² Schofield, *Medieval London ... op. cit.*, p. 44.

⁶³ *Ibidem*, plan p. 47; M. Davies et A. Saunders, *The History of the Merchant Taylors' Company*, Leeds, 2004.

⁶⁴ H. Ringrose, *The Inns of court. An historical description of the Inns of court and chancery of England*. Oxford, 1909 et E. Williams, *Early Holborn and the Legal Quarter of London. A Topographical Survey*, Londres, 1927, 2 vol.

⁶⁵ P. Brand, *Legal Education in England before the Inns of Court*, dans *Learning the Law. Teaching and the Transmission of Law in England, 1150-1900*, éd. par J. A. Bush et A. Wijffels, Londres-Rio Grande, 1999, p. 51-84 et *Courtroom and schoolroom : the education of lawyers in England prior to 1400*, *Historical Research*, LX, 142, 1987, p. 146-165; voir aussi J.-Ph. Genet, *L'enseignement de la Common Law en Angleterre : enseigner le droit national en langue étrangère*, dans *L'enseignement supérieur dans les mondes antiques et médiévaux*, dir. H. Hugonnard-Roche, Paris, 2008, p. 69-85.

⁶⁶ Reproduit dans Schofield, *Medieval London ... op. cit.*, p. 184.

⁶⁷ Bowsher *et alii*, *op. cit.*, II, p. 388-391.

⁶⁸ P. Coss, *The Foundations of Gentry Life*, Oxford, 2010, p. 54-74.

⁶⁹ *St Paul's. The Cathedral Church of London 604-2004*, éd. par Derek Keene, Arthur Burns et Andrew Saint, Londres, 2004.

⁷⁰ *St Paul's ...*, *op. cit.*, p. 33-34 ; pour l'école, A.F. Leach, *The Ancient Schools in the City of London*, dans *London City*, éd. par W. Besant, Londres, 1910, p. 117-126,

mais voir aussi H. Kleineke, *The Schoolboy's Tale: A Fifteenth-Century Voice from St Paul's School*, dans *London and the Kingdom. Essays in Honour of Caroline M. Barron*, éd. par M. Davies et A. Prescott, Harlaxton Medieval Studies, XVI, Donington, 2008, p. 146-159.

⁷¹ Mais il semble que le tabou soit valable dans les autres « capitales » : il en va de même à Paris, Naples, Milan, Prague, Barcelone, Lisbonne ...

⁷² Voir A. Fehrmann, *Grab und Krone. Königsgrabmäler im mittelalterlichen England und die posthume Selbstdarstellung der Lancaster*, Munich-Berlin, 2008.

⁷³ A. Hamilton Thompson, *The English Clergy and their Organization in the Later Middle Ages*, Oxford, 1947, p. 83.

⁷⁴ *St Paul's ...*, *op. cit.*, p. 36-37.

⁷⁵ *Ibidem*, p. 35.

⁷⁶ M.-H. Rousseau, *Saving the Souls of Medieval London. Perpetual Chantries at St. Paul's Cathedral, c.1200-1548*, London, Ashgate, 2012. Le nombre des *chantries* est indicatif évolue sans cesse : il diminuait dans la mesure où le capital ayant permis de les fonder se dévaluant, l'évêque les amalgamait pour assurer aux chapelains un niveau de vie décent, tandis qu'en apparaissait sans cesse de nouvelles.

⁷⁷ Les sermons médiévaux n'ont pas été étudiés systématiquement : voir M. McLure, *The Paul's Cross Sermons 1534-1642*, Toronto-Oxford, 1958 et M. Morrissey, *Politics and the Paul's Cross Sermons, 1558-1642*, Oxford, 2011.

⁷⁸ Par exemple le sermon du 26 juin 1356 et celui du 22 janvier 1357, *Quodcumque dixerit vobis facite* (Ioh.II.5), deux sermons anti-mendiants : A. Gwynn, *The sermon diary of Richard Fitzralph, archbishop of Armagh, Royal Irish Academy Proceedings*, XLIV, Sect. C, 1937, p. 1-57.

⁷⁹ *A sermon had at Paulis upon quinquagesom Sondag concernynge certayne heretickes*, imprimé par Thomas Berthelet en 1526 (STC 10892, 10892.4 et 10892.7), dans *English Works of John Fisher, Bishop of Rochester (1469-1535)*, éd. par C.A. Hatt, Oxford, 2002, p. 145-174 : ce sermon a été prêché le 11 Février 1526 pour l'abjuration de leurs erreurs par Robert Barnes et quatre marchands du Steelyard coupables d'avoir introduit en fraude des Bibles interdites. John Fisher a aussi prêché dans la cathédrale : *This sermon folowyng was compyled and sayd in the Cathedrall chyrche of Saynt Poule the body beyng present of the moost famouse prynce King Henry VII*, imprimé par Wynkyn De Worde en 1509 (STC 10900 et 10901), dans *The English Works of John Fisher*, éd. par J. E. B. Mayor, E.E.T.S., 1876-1935, p. 268-288.

⁸⁰ Selon Polydore Virgile et Sir Thomas More, il se serait laissé convaincre de prêcher à Saint-Paul's Cross le 22 Juin 1483, mais serait mort peu après du chagrin d'avoir plaidé une cause aussi abominable : voir H. Ellis, éd., *Polydore Vergil's English History*, Camden Society, XXIX, Londres, 1844, p. 183-185.

⁸¹ Peter W. M. Blayney, *The Bookshops on Paul's Cross Churchyard*, The Bibliographical Society, 1990.

⁸² « In the end, perhaps Londoners felt that St.Paul's belonged more to the nation at large than it belonged to them ... », *St Paul's ...*, *op. cit.*, p. 44. Voir aussi l'analyse d'une procession civique (de 1535 il est vrai) par Clive Burgess, « London, the Church and the Kingdom » dans *London and the Kingdom ... op. cit.*, p. 98-117.

⁸³ B. Harvey, *Westminster Abbey and its Estates in the middle Ages*, Oxford, 1977, p. 47, citant la confirmation de l'évêque de Londres, Gilbert Foliot.

⁸⁴ Ce n'est pas à proprement parler une église paroissiale : cette enclave territoriale dépendant directement de l'archevêque de Canterbury était la deuxième église de

Londres par l'importance – manifestée par sa flèche et ses célèbres cloches – et le siège du tribunal ecclésiastique de l'archevêque, la *Court of Arches*.

⁸⁵ J. Arnold, *Dean John Colet of St. Paul's: humanism and reform in early Tudor England*, Londres, 2007.

⁸⁶ Bowsher *et alii*, *op. cit.*, II, p. 391-395, pour la fouille des reste de deux églises paroissiales ; St Lawrence Jewry et St. Michael Bassishaw : très petites à l'origine, elles avaient été agrandies au XIV^e siècle avec une rangée de déambulatoires de chaque côté de la nef et, dans le cas de St. Michael, une tour ; Thomas, *The Archaeology ... op. cit.*, p. 56-57, pour Saint Mary Overie, une église fondée en 1106.

⁸⁷ Édité dans *De la Bohême jusqu'à Compostelle. Aux sources de l'idée d'union européenne*, dir. D. Péricard-Méa et introd. de M. Nejedly, Biarritz-Paris, 2008, p. 178.

⁸⁸ Voir Thomas, *The Archaeology ... op. cit.*, p. 144-146 pour une mise au point sur les remarquables fouilles du cimetière où ont été récupérés 753 squelettes (photographie p. 114) sans compter le cadavre décapité de Sir Simon Burley.

⁸⁹ Les fondations royales ou princières sont en caractères gras. Le tableau donne les informations suivantes, outre le nom et la localisation de l'établissement : l'ordre, le revenu lors de la dissolution, la date de fondation, le nom des fondateurs. Les données sont tirées de D. Knowles et N. Hadcock, *Medieval Religious houses. England and Wales*, Londres, 1971.

⁹⁰ Jens Röhrkasten, *The Mendicant Houses of Medieval London, 1221-1539, Vita Regularis. Ordnungen und Deutungen religiösen Lebens im Mittelalter*, 21, Münster, 2004.

⁹¹ W. Page, éd., *A history of the City of London, I, London within the Bars, Westminster and Southwark*, Victoria County History, 1909, p. 498-502 (accessible en ligne sur British History Online, www.british-history.ac.uk).

⁹² *Ibidem*, p. 502-507.

⁹³ Mêmes informations et même source que le tableau précédent.

⁹⁴ Henry VII en possédait les statuts : MS. Oxford Bodleian Library Bodley 448.

⁹⁵ Thomas, *Archaeology ... op. cit.*, p. 48-49 pour St. Bartholomew the Great et surtout p. 97-103 pour St. Mary without Bishopsgate, reconstruit au milieu du XIII^e siècle : son infirmerie faisait 60 m. de long et l'hôpital possédait un énorme cimetière. Ses puits ont livré près de 2000 morts de la fin du XIII^e siècle, victimes d'une grave épidémie non identifiée, un demi-siècle avant la Peste Noire. Entre 1300 et 1350 un vaste charnier a été construit.

⁹⁶ Les fondations royales ou princières sont en caractères gras. Le tableau indique le nom de l'hôpital, sa localisation, sa nature, son revenu lors de la dissolution, la date de fondation, le nom des fondateurs : cf. Knowles et Hadcock, *Medieval Religious houses ... op. cit.*, p. 310-410.

⁹⁷ Le beau-frère de Becket, dont le père possédait le site sur lequel sera construit l'hôpital.

⁹⁸ Transformé en école en 1449.

⁹⁹ Sont *foreign* ceux qui ne sont pas *free of the city of London*, soit plus de la moitié de la population. Et il y a bien sûr les « vrais » étrangers, qui n'ont pu ou voulu obtenir des lettres de *denization* : on les pensait peu nombreux (Sylvia Thrupp parle de 3% de la population) mais l'édition récente d'un document jusque-là ignoré et l'étude qui l'introduit (J.L. Bolton, *The Alien Communities of London in the Fifteenth Century*).

The Subsidy Rolls of 1440 and 1483-1484, Londres, 1998) incitent à penser à un chiffre de 5 à 6% ce qui permet de beaucoup mieux comprendre l'intensité meurtrière de l'*Evil May day* de 1517.

¹⁰⁰ F. Rexroth, *Deviance and Power in Late Medieval London*, Cambridge, 2007 [*Das Milieu der Nacht. Obrigkeit und Randgruppen im spätmittelalterlichen London*, Göttingen, 1999].

¹⁰¹ En ce sens, Londres réunit les capacités à la fois d'Amsterdam et de Paris, si l'on se réfère à l'opposition typologique de Charles Tilly, *Coercion, Capital, and European States, A.D. 990-1990*, Cambridge (Mass.), 1990 [trad. fr., Paris, 1995] ; id. *Entanglements of European Cities and States*, dans Ch. Tilly et W.P. Blockmans, *Cities and the Rise of States in Europe A.D. 1000 to 1800*, Boulder, 1995, p. 1-28.